

En Grèce avec la Croix-Rouge suisse

Autor(en): **Bura, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **70 (1961)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-682716>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EN GRÈCE AVEC LA CROIX-ROUGE SUISSE

Un reportage de G. Bura

LES TREIZE VIEILLARDS DE KOZANI

On nous a remis une liste portant vingt-cinq noms. Ceux de vingt-cinq vieillards indigents que la Croix-Rouge suisse est en mesure d'inscrire comme « nouveaux cas » au programme 1961 de son œuvre d'assistance pour personnes âgées en Grèce.

Les 15 premiers habitent la Macédoine, les 10 autres Athènes et ses environs.

*

« Mes « vieux », ils sont treize, pourront-ils bénéficier désormais de cette aide bienvenue, véritable don

morts, qui sont trop pauvres eux-mêmes pour aider leurs parents. Puis une autre question revient toujours: mais de quoi, de quoi vivent-ils donc? La réponse revient, elle aussi toujours la même: de la charité de voisins à peine mieux lotis, d'aumônes, de rien vraiment.

Chez la vieille Yiayia...

« Entrez, mais entrez donc. Des visites... quel plaisir! Asseyez-vous sur cette chaise, oui c'est l'unique siège et encore est-il branlant, faites attention. Et attendez que je l'essuie un peu. »

La vieille Yiayia, comme on appelle toutes les vieilles par ici, s'assied par terre, à la turque, à nos genoux:



Quelque part en Grèce...

(Photos G. Bura)

du Ciel, que représente pour eux le colis mensuel de vivres de la Croix-Rouge suisse », interroge, anxieuse, l'infirmière visiteuse de la commune de Kozani? « Ils en ont tant, tant besoin. »

Avant de lui répondre, allons leur rendre visite, de venelle en venelle. L'infirmière communale nous accompagne. Sans elle en effet, jamais nous ne saurions découvrir ces trappes qui sont des entrées de maisons, ces encoignures, tous ces coins et recoins insoupçonnés où se sont réfugiés, où vivent nos futurs protégés. Autant de taudis où l'on se demande à chaque fois comment, mais comment est-il possible à un être humain d'habiter là? La réponse? Il n'y en a pas, sauf que, dans ces taudis, on peut néanmoins attendre la mort pendant 15, 20, 30 ans. Certains sont célibataires, d'autres ont été mariés, ont eu des enfants qui sont partis, qui sont

« Combien d'enfants as-tu eus, Yiayia? »

— Attendez une seconde — oui c'est bien ça: six!

— Six enfants et six filles? Donc tu veux dire douze? Et maintenant tu es toute seule?

— Oui, dix sont morts, les deux autres partis! ils n'ont jamais donné de nouvelles à leur vieille Yiayia.

— Et ton mari?

— Vous entendez le « vieux »? Mort lui aussi depuis bien longtemps, 10, 15, 20 ans. » Elle ne sait pas.

« Mon trésor, d'où viens-tu, interroge-t-elle? De Suisse? où est-ce? Mon trésor, mon petit cœur, prends-moi avec toi, dis? » Comme beaucoup, comme presque tous, elle ignore son âge; avoir 70, 80, 90 ans, quelle importance? A notre question toujours répétée: « Quel âge as-tu Yiayia, quel âge as-tu Papous? », ils répondent, interrogeant le Pope qui s'est joint à nous en cours de

route: « *Pater, quel âge ai-je donc?* » Ou bien: « *Allez à l'église, c'est écrit.* » Ou encore: « *Demandez à mon fils aîné, il sait tout, lui, mais il n'habite pas ici.* »

Non, Yiayia, nous ne pouvons t'emmener, « *t'emporter en Suisse* », comme tu dis, c'est trop loin, beaucoup trop loin pour toi. Mais désormais, chaque mois, tu vas recevoir un beau et gros colis de vivres: du riz, de la farine, de l'huile et bien d'autres choses encore, qui te permettront de te préparer de bons petits repas dont tu as perdu l'habitude depuis si longtemps. Tu mijoteras les plats de ta spécialité pendant des heures. Tu n'auras plus faim ce hiver, Yiayia.

Rodari, la marchande de terre

Mais qui donc nous appelle sur le chemin? C'est Rodari, la marchande de terre. Chaque jour elle va sur la montagne chercher des sacs de cette terre rouge dont sont faits les sols des maisons, et qu'elle vend dans les villages pour quelques sous. Elle dévale le sentier en trottinant. Elle se dépêche, se dépêche, semblant rouler comme une boule, toujours plus vite, pour ne pas nous manquer. Elle est vêtue du typique costume des paysannes macédoniennes, la courte jupe de bure froncée que dépasse le gros jupon de toile. « *Ne m'oubliez pas cet hiver, ne m'oubliez pas* », crie-t-elle de loin, « *et que la Suisse devienne toujours plus grande et plus riche!* »

Ratatinée comme une pomme reinette à la fin de l'hiver, Rodari, qui, elle aussi, a plus de 70 ans, voudrait que nous l'emmenions dans nos bagages. « *Je peux encore travailler... Evidemment, j'entends mal, je ne vois plus très bien, je marche avec quelque difficulté, mais je peux encore travailler!* » Et en guise de

conclusion, elle nous embrasse sur les deux joues puis nous plaque une bonne claque dans le dos.

La Bohémienne, hors du temps...

Celle-ci, on l'appelle la Bohémienne; parfois en effet, et de préférence les jours de pleine lune, elle exprime une prophétie. Malheureuse, heureuse? Est-ce une question à poser à ceux qui vivent hors du temps? Car elle vit hors du temps, absolument, ne sachant ni le jour qu'il est, ni le mois qui court, à peine que maintenant c'est l'été puisqu'il fait chaud et qu'elle peut dormir à la belle étoile, devant sa cabane. Elle se rappelle seulement le retour des dimanches, car alors, obéissant à l'appel des cloches, elle se rend à l'église, sûre de recevoir à la sortie de la messe les quelques piécettes qui lui permettront d'acheter du lait, chaque jour, pour l'enfant qu'elle a adopté. Un gosse illégitime dont la mère est morte sous les yeux de la Bohémienne. On le laisse à sa garde, car dans aucun orphelinat Nicolas, qui a maintenant sept ans, ne pourrait être plus aimé, plus choyé, plus heureux que dans la mesure de la Bohémienne. D'autres carillons apprennent à celle-ci les enterrements, les mariages, les baptêmes. Autant d'occasions supplémentaires d'augmenter ses ressources.

L'aveugle, dans ce trou qui lui sert de chambre...

Et dans ce trou? Ce trou, c'est la chambre d'Anastasia, l'aveugle. Aveugle, et malade de surcroît. De quoi souffre-t-elle donc? Demandez plutôt ce dont elle ne souffre pas... Telle une taupe silencieuse, elle circule dans sa chambre dont elle connaît par cœur chaque recoin. Elle fait elle-même son « lit », cette planche recouverte d'une couverture trouée, chauffe ses « repas », balaie soigneusement le sol de terre battue. Parfois, des voisins compatissants viennent la chercher pour lui faire faire quelques pas dans la rue. Anastasia, elle aussi, aura de quoi manger à sa faim cet hiver. A la nouvelle, son visage s'éclaire d'un rictus qui chez elle a remplacé le sourire.

Une bête de vie...

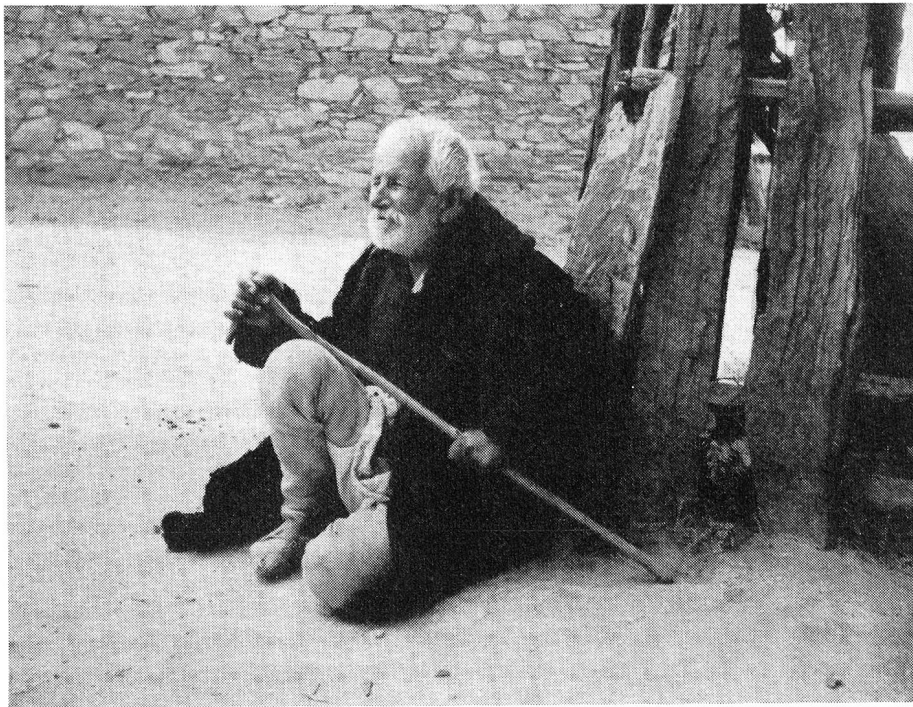
« *Oh! alors moi j'ai eu une bête de vie, une bête de vie vraiment.* » Il parle anglais, le vieux, et pas mal du tout, bien qu'il soit revenu d'Amérique depuis trente-cinq ans. Ne sachant ni lire, ni écrire, il avait, à l'âge de vingt-cinq ans, — c'était en 1906 —, quitté son village pour aller tenter fortune dans le Nouveau-Monde. Dix-neuf ans qu'il a passés là-bas, dix-neuf ans..., oui comme garçon de café... Il a vu presque toutes les villes importantes des Etats-Unis et nous les cite comme une litanie cent fois répétée dans l'ombre de la chambrette: « *Washington, quelle belle ville, Chicago, New-York, c'est grand, et Boston, et le Far-West! C'est vaste l'Amérique, très vaste, bien plus vaste que la Grèce!* » Parti dans ses souvenirs, on ne peut plus le faire taire... Il parle, il parle... Puis après dix-neuf ans, il s'est senti l'envie de revoir les siens, de venir chercher femme au pays: « *Bête, bête ce que j'ai fait là...* »

La femme, il l'a trouvée: « *Une pauvre diablesse comme moi* ». La pauvre diablesse sourit. Elle ne comprend pas ce que dit son homme, mais elle sent qu'on parle d'elle. Comme la nuit tombe, elle s'en va allumer une chandelle qu'elle tiendra à bout de bras, debout à côté de son « vieux », tant que durera l'entretien.

Alors c'est ainsi. Pendant qu'il se trouvait en Grèce est survenu le crack d'Amérique. Le père Georges a perdu toutes ses économies, ses économies de dix-neuf



On l'appelle « la Bohémienne »



Papous entendait...

ans, et n'a plus eu l'argent nécessaire pour repartir. Alors il est resté, qu'aurait-il pu faire d'autre? *Une bête de vie, une bête de vie, je vous dis.* »

Chez Dame Katerini

« Entrez, mais doucement, doucement. Il fait nuit et sombre ici. Je vais allumer une bougie. Oui, vous l'avez remarqué d'emblée, j'ai été une grande dame, une très grande dame. J'ai été fort riche aussi. Grande dame, je le suis demeurée, malgré ma misère actuelle. Tout ce qui m'est resté de ma fortune: ce lit, cette armoire, la table avec trois chaises. Dites-moi votre prénom, votre prénom seul, je veux prier pour vous, chaque matin. Mais doucement, parlez doucement. Les voisins ne doivent pas savoir que je suis dans un tel dénuement. Je veux conserver les apparences, ne pas accepter la charité.

— *Mais ce n'est pas une charité que nous vous faisons.*
 — *Non, je sais, je sais, c'est pour cela que j'accepte votre aide de grand cœur. Merci, merci. Au revoir. Mais doucement, doucement, ne faites pas de bruit en sortant. Je vais vous accompagner avec ma bougie jusqu'à la rue. Voilà qui est fait. J'ai été une dame, une grande dame, mais doucement, doucement, ne le dites que très doucement.* »

La lune, qui s'est levée alors que nous étions chez Dame Katerini éclaire la rue, remplaçant la lueur de la bougie que cette dernière a vite éteinte par mesure d'économie.

*

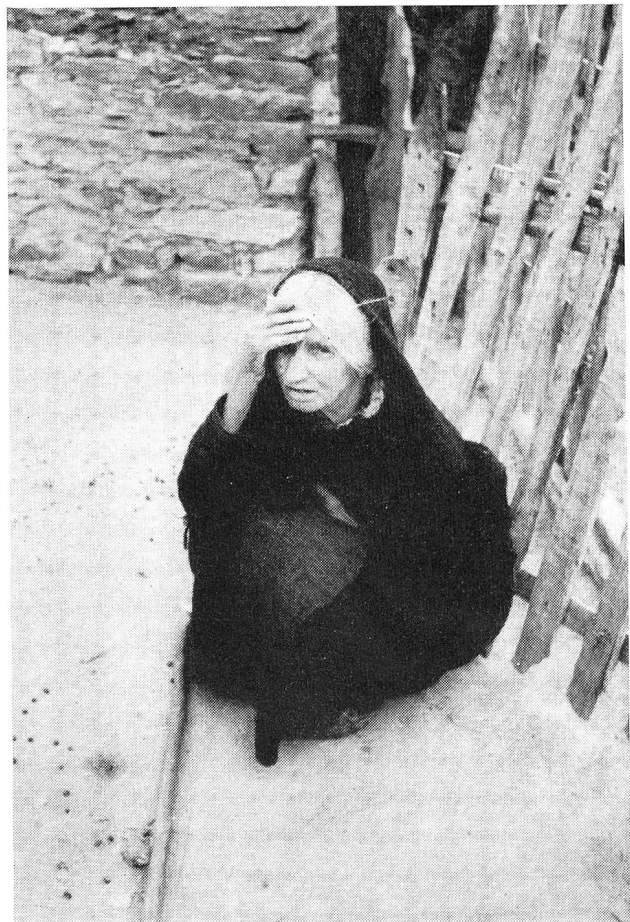
Malgré l'heure tardive, puisque nous sommes dans leur quartier, nous irons encore voir quelques « anciens », ceux qui dès l'an dernier déjà bénéficient de notre action de parrainages: d'autres Yiayia, d'autres Papous que nous trouvons assis dans la rue, prenant le frais du soir, avant de réintégrer leurs antres:

« Nos paquets t'ont fait plaisir?

- *Oh! tant!*
- *Veux-tu en recevoir encore?*
- *Oh! moi je veux bien si vous voulez.* »

Papous entendant, Yiayia voyant...

Une cour assez grande, hors de la ville. Dans un coin, encore un Papous (il est aveugle), dans l'autre, encore une Yiayia (elle est sourde), dans le troisième un chien qui, lui, paraît valide et menace nos mollets.



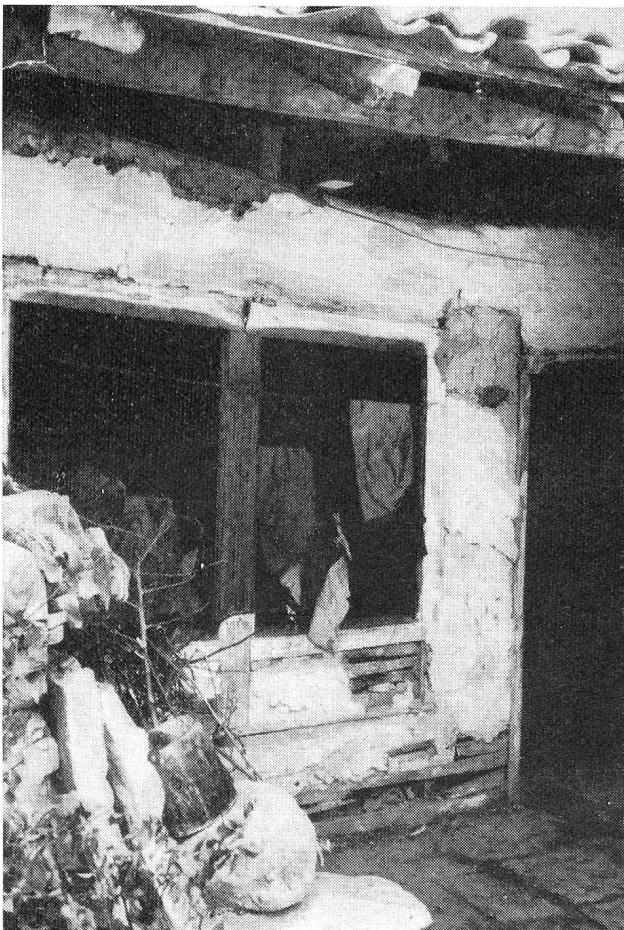
...Yiayia voyait, chacun dans son coin, et dans le sien un chien

Papous entendant et Yiayia voyant, chacun dans son coin apprend ce qui se passe. La seconde nous ayant vu venir, l'annonce au premier qui répondra à nos questions. Dans le temps, ces deux vieux en guenilles étaient des paysans aisés. La guerre les a ruinés: maison brûlée, champs saccagés, famille disséminée. Maintenant, ils sont assis dans la cour, du matin au soir, chaque jour, hiver comme été. Le soir, le vieux s'en va dormir chez son fils, la vieille chez sa fille. Le chien, lui, reste dehors.

...ET LES DIX VIEILLES D'ATHENES

Athènes suffoque sous la chaleur. Quittons les grandes artères du centre, les avenues aux maisons de marbre, bordées de lauriers roses. Nous arrivons dans « la zone », dans les quartiers vagues qui existent comme tels depuis trente-huit ans, depuis la catastrophe d'Asie-Mineure qui, en 1922, entraîna le rapatriement d'un million de citoyens grecs, lesquels furent « échangés » contre 300 000 ressortissants turcs. Ici, c'est le refuge des Arméniens, le quartier de Dourgouti qui actuellement abrite encore un millier d'habitants. Les « rues » sont désignées par les lettres de l'alphabet grec: alpha, bêta, gamma, upsilon.

Il faut se baisser pour pénétrer à l'intérieur des masures, se baisser pour en sortir. C'est ainsi qu'en relevant la tête nous avons aperçu l'Acropole et le Parthénon, se dressant ivres de lumière, de grandeur, tandis qu'à nos pieds gisait toute la misère humaine réunie entre des murs de torchis et des sentiers de



Une mesure parmi des milliers d'autres...

boue. Peu à peu, certes, ces masures se vident, puis sont détruites aussitôt leurs habitants partis. Au fur et à mesure des possibilités, ceux-ci sont transférés dans des immeubles neufs qui, actuellement, se construisent à leur intention. Mais restent les vieillards isolés, les vieux, toujours les vieux.

Non pas que nul ne se préoccupe d'eux, puisque pour ces derniers aussi un effort se fait, visant à leur assurer pour le moins une fin de vie heureuse et calme.

C'est ainsi que, sur un autre terrain vague, s'est élevé un bel immeuble clair: Héliopolis, la Cité du Soleil, qui offrira de la place à près de deux cents vieux. Ce home s'est construit avec l'aide du Gouvernement grec, du Haut-commissariat pour les Réfugiés, de l'organisation américaine CARE et du Conseil œcuménique des Eglises. Sa gérance en sera confiée à l'Union chrétienne des jeunes filles. C'est là l'une des réalisations de l'année mondiale du réfugié dont l'un des buts, qu'on le rappelle, était d'évacuer définitivement tous les camps existant encore par le monde et d'assurer la réintégration de tous les réfugiés, des anciens et des nouveaux, les premiers étant les victimes du premier conflit mondial, les seconds celles de la dernière guerre.

La vieille Maria et Madame Paris...

On a proposé à la vieille Maria de quitter Dourgouti pour aller habiter la Cité du Soleil. Elle ne veut pas, préférant rester dans le taudis où elle vit depuis tantôt quarante ans. « Mais pourquoi, Maria, pourquoi donc? » Parce que, fidèle aux traditions de la race, elle entend demeurer la gardienne du « foyer » en prévision du retour éventuel au bercail de son fils unique parti, voilà dix ans, et dont elle n'a plus de nouvelles. Mais si jamais, contre toute attente, il désiret revenir à la maison, elle se doit, elle, la mère, de rester là et de l'attendre. Si elle meurt avant son retour, telle aura été la volonté du ciel. Mais tant qu'elle vit, elle doit absolument ne pas partir.

Veuve d'un pope, Madame Paris — oui, c'est son prénom — partage quatre mètres carrés d'espace vital avec une cousine. En été, Paris installe son « lit » dehors, ce qui permet à sa compagne de s'allonger à l'intérieur. Son lit, ce sont ces trois caisses d'épicerie recouvertes d'un tapis rouge. La chambre, c'est cet invraisemblable capharnaüm contenant les ultimes trésors de deux femmes; tout ce qu'elles purent sauver du désastre en 1922. En hiver, elles se couchent à tour de rôle, et vous voyez que l'on peut toujours s'arranger puisqu'elles vivent ainsi depuis tant d'années.

Assise sur une montagne de coupons d'étoffe, nous trouvons Sophie la couturière. Cette montagne de restes, c'est sa vie, tout son passé. De chaque robe confectionnée pendant quarante ans elle a conservé quelque chose.

A la Cité du Soleil

Quittons Dourgouti pour cette Cité du Soleil dont la construction n'est pas encore complètement achevée, mais où quelques vieux, vivant seuls ou par couples, déjà, se sont installés. Que ces deux vieux sont donc heureux de se sentir enfin à l'abri, entre de vrais murs, sous un vrai toit! Leur seule fortune, précieusement conservée à travers tous les bouleversements de leurs existences, est cette magnifique icône vieille de 400 ans; une pièce de musée qu'ils ont toujours soignée mieux qu'eux-mêmes.

Trois femmes: la tante et ses deux nièces. La première 89 ans, les « petites » 63 et 68 ans. Elles ont fui la Roumanie, les petites il y a dix ans, la tante l'an dernier seulement. Celle-ci est la veuve d'un médecin. Elle connaît Montreux où elle a séjourné souvent du temps où...

Maladives toutes trois, elles s'entraident, se soignent mutuellement, heureuses, oui si heureuses d'être trois. Disposant de deux chambres dont la plus grande pour les deux sœurs, la plus petite pour la tante, elles préfèrent loger en dortoir et disposer ainsi d'un semblant de salon auquel, avec quelques chiffons et quelques caisses, elles ont tenté de donner l'aspect d'une des innombrables salles de réception de leurs petits châteaux de Roumanie.

Pendant dix ans, les « petites » ont vécu avec cinquante autres « nouveaux » réfugiés dans un camp, le sordide et triste hôtel Pappas du Nouveau-Phalère; avant la guerre c'était le plus beau, le plus luxueux hôtel du pays, réservé aux millionnaires qui venaient y séjourner, à quelques pas de la mer bleue et dansante.

« Restez, mais restez donc. Cela nous fait tant de plaisir d'avoir des visites et de pouvoir parler de l'Europe. Vraiment vous n'avez pas le temps? Quel dommage! Mais vous reviendrez, n'est-ce pas? Promettez-le. »

Réfugiée de Roumanie, elle aussi...

Dans une autre chambre, une vieille demoiselle, réfugiée de Roumanie elle aussi, nous accueille avec des façons de reine: d'une valise dissimulée sous le lit, elle sort un napperon de dentelle, vestige de son bien-être passé, et voyant notre insigne croix-rouge nous montre aussitôt une photographie: elle-même à l'âge de 25 ans, coiffée du voile des infirmières volontaires. Elle parle le français à la perfection, l'allemand également. Elle a reçu une parfaite éducation; dix années de vie de camp n'ont altéré en rien ses manières de grande dame.

L'accueil de réfugiés âgés à Héliopolis comporte la mise à disposition gratuite d'une chambre non meublée dont un angle est aménagé en cuisine-lavabo. Chacun installe sa pièce à son gré ou, mieux, au gré de ses richesses qui, parfois, comptent un mobilier décent, parfois quelques caisses seulement. Chacun doit aussi pourvoir à son entretien.

Ce modeste secours...

Selon qu'ils sont réfugiés, fugitifs ou évacués les hôtes de la Cité du Soleil reçoivent de modestes pensions, ou n'ont aucune ressource. Trois synonymes dont le sens, en fait, ne varie guère. Mais s'ils sous-entendent toujours la plus triste situation, le plus triste état qui soit au monde, ils jouent néanmoins un rôle dans le statut officiel des êtres humains qu'ils désignent. C'est pourquoi, parfois, il est si important de savoir si l'on est réfugié ou fugitif, réfugié ou évacué. Pour nous, il n'y a ici que de pauvres hères en faveur desquels, au soir de leur vie, nous pouvons encore faire tant en leur apportant le secours inappréciable, inestimable, d'un parrainage mensuel de dix francs! Une somme que, grâce aux longues habitudes de misère qu'ils ont acquises, tous nos pauvres vieux et nos pauvres vieilles convertissent en un viatique qui leur permettra de survivre pendant trente jours.

La cantatrice, qui a tout perdu...

Avant de quitter Héliopolis, nous irons encore dire bonjour à *Mademoiselle Marie*, qui fut cantatrice, une



Elle sourit pourtant, la vieille Yiayia...

cantatrice connue. La guerre, les malheurs successifs lui ont fait perdre tous ses biens, la voix, presque la raison. Elle a retrouvé celle-ci, jamais celle-là. Néanmoins elle a conservé la phobie du monde, de l'extérieur. Elle ne sort jamais et préférerait se laisser mourir de faim plutôt que d'aller faire un achat. Pourtant elle nous accueille aimablement et nous montre les géraniums qu'elle cultive. C'est son unique occupation. Son univers se limite à un lit de fer, une table de cuisine, un fauteuil de rotin troué, et une coiffeuse sur laquelle se trouve une photo, celle du fiancé qui l'a abandonnée après sa ruine. Car, *Mademoiselle Marie*, elle aussi fut riche. Elle possédait toute une maison mais, pour subsister, elle a vendu meuble après meuble, pièce d'argenterie après pièce d'argenterie, tableau après tableau. Elle a abandonné une chambre après l'autre et lorsque, arrivée au paroxysme de sa démence, la police est venue la chercher, à son domicile, on l'a trouvée installée dans la buanderie, assise sur le même fauteuil de rotin crevé qui, maintenant, est recouvert d'une planche et qu'elle offre aux visiteurs.

« Rester libre...! »

Le camp Pappas dont nous avons déjà parlé et qui, pendant dix ans, fut le foyer de centaines de réfugiés provenant de tous les pays balkaniques, cet hôtel triste et lugubre du Nouveau-Phalère où vécurent les « deux petites », est en voie d'évacuation lui aussi. Mais nous y avons encore rencontré le « neveu de l'écrivain » — son oncle fut un auteur célèbre du siècle dernier. Il dit avoir cent ans et six mois — ses papiers en accusent

dix de moins, mais bah! laissons-lui cette satisfaction et croire que nous le croyons! Il vit de pain, d'olives et de sardines; il touche 340 drachmes par mois, dont les 100 de la Croix-Rouge suisse. A l'idée d'un repas chaud, il se met à pleurer. Sa chambre, cette cellule parmi d'autres, dont les parois sont de carton fort, donne de plain pied sur la plage et la mer. D'origine grecque, lui aussi est né en Roumanie. Il fut déporté en Russie, puis en Sibérie. Il n'avait jamais touché le sol de la Grèce, sa patrie pourtant, avant 1946; il avait alors 86 (ou 76...) ans. A aucun prix il ne veut quitter sa misérable chambre pour aller vivre en « prison », à Hélio-polis. Non, non, plus de prison, jamais, plutôt mourir tout de suite. Il veut rester « libre », libre tant qu'il vivra encore. Libre de manger des olives alors qu'il aurait si envie de bonnes soupes. Libre de se traîner

dehors au soleil sur sa canne quand il lui plaît, libre de pleurer quand il en a envie. La liberté du réfugié, « sa » liberté. « On m'a déjà tout pris, laissez-moi cela au moins! »

PENSEZ-Y...

Vingt-cinq nouveaux « cas », c'est peu dira-t-on en regard des besoins qui sont si nombreux. Mais voilà, si les besoins eux sont illimités, nos ressources, elles, ne le sont pas. Pour pouvoir inscrire l'an prochain cinquante, cent nouveaux « cas », il nous faudrait un apport supplémentaire de fonds, des assurances de « nouveaux » par-rainages.

LA PAGE DES SOINS INFIRMIERS

Sous-commission des aides soignantes

La Commission des soins infirmiers (anciennement Commission du personnel infirmier) a tenu séance le 14 novembre; elle a nommé la sous-commission qui s'occupera de la formation des aides-soignantes placée sous le contrôle de la Croix-Rouge suisse. Feront partie de cet organe, présidé par M^{me} Marie-Lucas Stöckli, conseillère générale, de Menzingen: M^{lles} Nicole Exchaquet, infirmière-conseil à la Direction des affaires sanitaires du canton de Vaud, Louise Hertkorn, chargée de l'instruction des soignantes pour malades chroniques au Home pour vieillards de l'Hôpital des Bourgeois de Bâle, le professeur B. Steinmann, de Berne, président de la Société suisse de gérontologie, M^{lle} Frieda Uhlmann, diaconesse, infirmière-chef du Home de vieillards Moosrain à Riehen. Le secrétariat de cette sous-commission sera confié à M^{lle} Nina Vischer.

*

Conférence des écoles d'infirmières

La conférence des écoles reconnues par la Croix-Rouge suisse s'est tenue à Berne le 24 novembre. Plus de cent personnes y ont participé. Les débats ont porté en particulier sur la révision des directives concernant la protection de la santé des élèves. A cette occasion, il s'est avéré que les mesures introduites en 1946 ont donné d'excellents résultats. Il a toutefois été recommandé de remplacer les examens radioscopiques par la prise de radiophotographies ou de grandes radiographies et d'introduire dans les écoles des séances régulières de gymnastique, dirigées par une physiothérapeute, en tant que mesure prophylactique contre la fatigue et les affections dorsales.

*

Au Lindenhof

Le mandat des membres du Conseil de fondation et de la direction de l'Ecole d'infirmières croix-rouge du Lindenhof arrivait à échéance à fin 1960. A cette occasion, le professeur Carl Müller, membre de ces deux organes et M. Ed. Freimüller, président de la ville de Berne et membre du Conseil de fondation, ont présenté

leur démission. Le Comité central a désigné leurs successeurs en la personne du professeur F. Escher, directeur de la Clinique universitaire d'otologie, membre du Collège des médecins du Lindenhof depuis 1948 et de M. W. Bickel, député au Grand Conseil et président du comité de la Corporation de l'île.

*

Nouveaux statuts de la VESKA

Dans sa séance d'automne, le Comité de Direction de la Croix-Rouge suisse a approuvé les nouveaux statuts de la VESKA qui ont fait l'objet d'une récente révision.

*

Propagande pour les soins infirmiers au Haut-Valais

Une campagne de propagande en faveur des soins infirmiers s'est déroulée du 20 au 25 novembre dans les vallées et les villages du Haut-Valais sous les auspices de la section locale de la Croix-Rouge. Son président, le Dr Ph. Anderegg, accompagné de M^{lle} Agathe Zwicky, notre infirmière propagandiste pour la Suisse alémanique, ont donné des conférences à l'intention des jeunes filles et de leurs mères dans tous les villages de la contrée.

*

L'exposition itinérante a fermé ses portes

Le 3 décembre, la Commission de propagande pour le recrutement d'infirmières s'est rendue à Lichtensteig dans le canton de St-Gall pour y visiter l'exposition itinérante « La profession d'infirmière » qui a fermé définitivement ses portes à fin 1960.

Cette exposition avait commencé ses voyages au printemps 1955. En près de six ans, elle a été présentée dans 62 localités attirant plus de 100 000 visiteurs. L'exposition a fortement contribué à améliorer le recrutement de nouvelles infirmières. L'augmentation des inscriptions de jeunes candidates enregistrées ces dernières années dans la plupart des écoles est également due à d'autres facteurs, notamment aux progrès de la formation et à la normalisation des conditions d'engagement et de travail du personnel infirmier.